

Le Lait de la nuit

Extrait 1 : chapitre 17, éd., « Folio », p. 183

Qui peut comprendre ? Nous n'étions rien, mes parents et moi. Nous ne représentons rien. Aucun groupe, pas même celui des exclus. Pas même une minorité silencieuse. Aucun réseau de protection. Nous étions les plus anonymes parmi les rebuts : ceux qu'épargnent les martyres, les atrocités. Nous étions des isolés, chassés des aires heureuses à coups de mépris, sans être pour autant condamnés aux zones maudites. Dès six ans, je pouvais, dans ce *no man's land* toujours menacé soupeser nos chances de survie. Nous oscillions entre deux forces d'attraction : la joie de vivre et l'anéantissement. Tantôt plus près de l'une, tantôt plus près de l'autre. Comme des engins spatiaux, nous étions projetés sur notre orbite pour tourner éternellement. Rester à l'écart éternellement. Solidaires nulle part et solitaires partout.

Extrait 2 : chapitre 22, éd., « Folio », p. 239-40

Nous allons très bien, merci. Tous, les vivants et les morts. Ou plutôt les survivants et les sous-morts. Car, paradoxe, les survivants sont moins que les vivants et les sous-morts sont plus que les morts. Nous, les survivants, diminués, contaminés par les ex et futures terreurs. Et les sous-morts sont plus que les morts : ni restes, ni tombes, rien. Y a-t-il des degrés dans l'atroce ? Oui. Et je les compterai plus tard. Pour l'instant, constatons juste que nous sommes très unis, plus que les vivants et les morts ordinaires, sans préfixe, sans particule. Nous nous réunissons où nous voulons, quand nous pouvons. Nous nous reconnaissons quoique méconnaissables. Oubliées les erreurs, les incompréhensions, les rancunes. Les survivants et les sous-morts évoquent le passé, et aussi le présent, même l'avenir. Non pour se glorifier, ou se plaindre. Non pour menacer. Uniquement pour entonner en chœur : « Nous attendons. » Pour nous réunir, il nous suffit d'élever nos voix. Combien sommes-nous ? Qu'importe. Les voix sont là, plus innombrables que les corps dissous ; elles que rien ne dissout. Elles qui pénètrent partout. Tertullien l'écrivait déjà : « Qu'est-ce qu'un être sinon une voix ? »

Donc, nous allons tous très bien, merci. Nous n'avons besoin d'aucun lieu de réunion, ni d'aucune heure. D'aucune raison précise. Il suffit d'un passage à vide, en telle ou telle minute très quotidienne. Il suffit d'une imperceptible distraction de nos capacités de résistance, et toutes ces voix à l'unisson se mettent à gronder : « Nous attendons. » Quand je vous le disais qu'on parle de tout, passé, présent, avenir ; qu'on s'exhibe sans pudeur. Tout est contenu dans cet interminable appel. Lorsqu'il s'élève ici, dans mon bureau, face aux moutonnements de grisaille, à l'horizon sud de Paris, je scrute la page vide qui me sert de dépotoir, de centre d'accueil, de paradis. Et j'ajoute ma voix aux leurs, tout bas.

Extrait 3 : chapitre 22, éd., « Folio », p. 241

Et les visages de ma mémoire, même tristes, ennuyeux, font partie du chœur souterrain. Ils m'apparaissent mieux que Riga elle-même, cette ville dont j'ignorais jusqu'à aujourd'hui qu'un fleuve la traverse, la Dvina. Je n'ai pas vu ce fleuve. Un autre que moi aurait sans nul doute dévoré des documents, avant de s'attaquer à l'histoire de sa vie. Par besoin rachitique d'objectiver. Pas moi. Je tire tout de moi seul ; les images, colorées ou décolorées, ou même incolores, qui incrustent le noyau de mon moi. La périphérie, les électrons, m'intéressent moins. Ma littéraire est nucléaire. C'est une littérature de fission plus que de fiction. Plus soumise à l'insondable goût de la nuit qu'au misérable goût du jour. Voilà ce qui rebute. Mais il est des moments où je m'en fous.

Extrait 4 : chapitre 22, éd., « Folio », p. 245-48

Dordives

[...]

Pourtant un soir, une surprise m'attendait. « Boris est invité à une fête pour enfants, après-demain. » Voix de ma grand-mère peut-être, je ne sais plus. En tout cas, les Garnitzki, ces fameux Garnitzki, les juifs les plus riches de Riga et même de Lettonie, organisaient chez eux une grande fête pour enfants. Comme chaque année, paraît-il, pour célébrer la fin de l'hiver. Une bienveillance joyeuse éclairait le visage de mon grand-père : cette fête où son petit-fils était admis rachetait l'amertume du baptême ; des duretés. Ma grand-mère jubilait : une réception chez les Garnitzki !

Dès l'entrée, devant la salle immense, les lustres, les tapis, les tables surchargées, je me figeai. Un bourdonnement ininterrompu noyait cette scène lumineuse. Ma grand-mère me précédait, elle semblait avoir des ailes. Et je restais toujours immobile. « Borinka, viens, qu'est-ce que tu attends ? » Ma mère me tirait par le bras, avec prudence. Mais ces enfants partout, ces adultes partout, cette presse, le brouhaha, les reflets aveuglants... Le luxe aussi, peut-être, et les contrastes. Je me sentais bloqué.

Réticent, je m'avançai enfin, saluai Mme Garnitzki en personne, impressionné – je m'en souviens – par un beau regard dur et les rangs de perles à son cou. « Parle aux autres enfants, et sers-toi aussi. Regarde cette masse de bonnes choses ! » Ma grand-mère, extasiée, me prenait par le bras à son tour, moins discrètement que ma mère qui s'entretenait debout, très loin, de l'autre côté de la table, et me faisait signe de temps en temps. Dès que ma grand-mère se fut éloignée, je retournai vers le seuil de la salle, m'adossai au mur. Ebloui et absent à la fois, je contemplai le spectacle. Aucune timidité de ma part, ni gêne, aucune indifférence non plus pour toutes ces friandises – pastilas roses et blanches, krendils en forme de huit, tinouchkis dans leur papier collant, pomadkis cubiques, vatrouchkis au fromage blanc vanillé avec les raisins de Corinthe au milieu – j'étais même fasciné par ces friandises, et les tables en regorgeaient. Pourtant je restais sur le seuil de la salle.

Plus tard, ma vie durant, ce fut pareil : sur le seuil, adossé au mur, face à tout. Comme si un intense découragement s'amorçait dès ma sixième année : ce qui est pour les autres n'est pas pour moi. Inutile de se précipiter, de jouer des coudes ; ce qui est pour les autres n'est pas pour moi. Je ne me sentais pas battu d'avance. Mais mon terrain de lutte était déjà ailleurs.

Où ? Je ne sais toujours pas. Et je reste sur le seuil, contemple, admire. Sans regret, puisque ce qui est pour les autres n'est pas pour moi. Blessé, mais sans regret.

Je vis ma mère s'approcher, en compagnie d'une femme et d'une fillette. Ma mère parlait, nous présentait, et je m'inclinai. La petite fille, plus âgée que moi de trois ou quatre ans, venue également avec sa mère, avait de grands yeux sombres et une abondante chevelure auburn. Je fus ébloui. Elle s'appelait Inna. Ma mère et la sienne convinrent d'un rendez-vous. Je revois la maison basse des parents d'Inna, encombrée de meubles. Je me rappelle aussi un petit lapin que son père tenait dans ses bras. Inna m'a emmené sous la neige drue jusqu'au parc public. Elle avait une luge, m'ordonna de m'y asseoir. J'obéis, subjugué par tant de nouveautés. Elle se mit à me tirer en riant. Ses cheveux lumineux en désordre sur son col de fourrure, et visibles par les trouées des becs de gaz, dans l'allée. Ses cheveux semblaient éclairer la neige.

Je me souviens que nous riions. Inna s'arc-boutait dans les pentes, montait en me tirant toujours. Elle était belle. Longtemps, à Riga, son image me poursuivit. Nous étions vaguement cousins, et tous, paraît-il, supputaient sa beauté future. Quand je l'ai revue à Tel-Aviv, quarante-deux ans plus tard, je n'ai pas osé lui rappeler ce souvenir. Après le massacre de ses parents, de son mari, de son fils, après quatre années terrorisées dans une cave sous l'occupation nazie, puis après une longue déportation en Sibérie par les Soviétiques – une erreur d'identité paraît-il – elle vivait en Israël, remariée. Belle toujours. Ses yeux noirs s'ouvraient, tout grands, mais ne saisissaient plus rien. Ils restaient irrémédiablement vides. Un sourire flottait sur ses lèvres. Son deuxième mari, chauve, ravagé, la couvrait du regard. Nous étions dans le narthex de la synagogue de Tel-Aviv, pour attendre l'office à la mémoire de mes grands-parents de Riga. Visages tendus de nous tous, sauf celui d'Inna : elle ne cessait de sourire dans son costume blanc, répétait : « Bonjour, Boris », ou « Quel soleil ! », en une définitive disparition intérieure. Sa volumineuse casquette blanche à longue visière, ses joues blafardes de poudre accentuaient crayeusement une des faces de l'enfer. Autour de nous se pressaient Vova, ses parents, les miens, tous les survivants. Vous voyez, nous allons tous très bien, merci.